

# Les écrits d'un journaliste cubain en prison: *Escrito sin permiso* de Manuel Vázquez Portal

The writings of a Cuban journalist in prison: *Escrito sin permiso* by Manuel Vázquez Portal

ISABELLE POUZET MICHEL

UR 4030 HLLI Université Littoral Côte d'Opale [Isabelle.pouzet@univ-littoral.fr]

## Resumen:

Manuel Vázquez Portal a fait partie des soixante-quinze intellectuels arrêtés et incarcérés, lors du Printemps noir de Cuba en mars 2003. Il a passé un an et trois mois enfermé successivement dans trois prisons cubaines de La Havane et de Santiago de Cuba. Dans cet article, nous envisageons d'étudier sous un angle littéraire le livre que son expérience carcérale lui a inspiré et qu'il a rédigé en prison : *Escrito sin permiso: reportaje desde el calabozo* (2007). Cet ouvrage doit son titre au « crime » dont on l'accuse, celui d'avoir écrit sans demander la permission. Manuel Vázquez Portal y raconte sa détention, chapitre après chapitre, afin de dénoncer son injuste incarcération et les conditions de détention toujours lamentables et presque souvent inhumaines auxquelles les prisonniers politiques cubains doivent faire face. L'auteur définit son livre comme un « témoignage romancé », et nous verrons en effet à quel point le littéraire et le journalistique se mêlent pour composer un contenu hétérogène, qui explore volontiers toutes les possibilités que l'écriture lui offre : la narration, le journal, la poésie et l'écriture épistolaire.

## Palabras clave:

Manuel Vázquez Portal; prison; dictature; Cuba; journal

## Abstract:

Manuel Vázquez Portal was one of 75 Cuban intellectuals arrested and incarcerated during the Black Spring crackdown in March 2003, further to which he spent 15 months imprisoned in three different Cuban prisons in La Havana and Santiago de Cuba. This article has been envisaged as a study, from a literary viewpoint, of the book inspired by his prison experience, that he wrote in prison: *Escrito sin permiso: reportaje desde el calabozo* – (Written without Permission: Reporting from solitary confinement) (2007). The title refers to the “crime” he was charged with, namely writing without permission. Manuel Vázquez Portal recounts his detention, chapter by chapter, to protest his wrongful incarceration and the squalid, often even inhumane living conditions that political prisoners are subjected to in Cuba. The author has qualified his work as a “romanticised testimonial”, and we shall be examining the extent to which literature and journalism interweave to form a heterogeneous whole, which readily taps into all the possibilities writing has to offer, including narration, a diary, poetry and letter writing.

## Keyword

Manuel Vázquez Portal; prison; dictatorship; Cuba; diary

Nº 15 (Julio-Diciembre 2022), pp. 146-163

[www.revistadepresiones.com](http://www.revistadepresiones.com)

Recibido: 1-9-2022

Aceptado: 1-11-2022

REVISTA DE HISTORIA DE LAS PRISIONES

ISSN: 2451-6473

En mars 2003, l'invasion des États-Unis en Irak focalise les médias internationaux. Le gouvernement de Fidel Castro saisit cette opportunité pour organiser dès le 18 mars 2003 l'arrestation et la détention de soixante-quinze intellectuels cubains dont vingt-deux journalistes. Cet épisode fut nommé par la suite le Printemps noir de Cuba. Un grand nombre d'entre eux avait participé au projet Varela qui, par le biais d'une pétition déposée en 2002 à l'Assemblée nationale, réclamait un référendum et la démocratisation de la vie politique. Le projet avait reçu publiquement le soutien de l'ancien président des États-Unis, Jimmy Carter, en visite à La Havane en 2002, ce qui avait contribué à augmenter les tensions entre Cuba et les États-Unis et à affaiblir politiquement le régime castriste. Au nom de la loi 88, tristement appelée la « ley mordaza », (« loi bâillon », loi qui punit sévèrement ceux qui sont accusés de soumettre des informations aux États-Unis), le gouvernement a accusé ces intellectuels d'être des agents des États-Unis et certains ont reçu des peines très lourdes pouvant aller jusqu'à vingt ans d'emprisonnement.<sup>1</sup>

À presque vingt ans de cet épisode répressif, appelé plus tard le Printemps noir, il semble que la situation pour les journalistes n'ait guère changé à Cuba. Certes, les hommes à la tête du pays ne sont plus les mêmes : après le décès de Fidel Castro en 2016, son frère Raúl Castro a pris les rênes du pouvoir pour ensuite laisser Miguel Díaz-Canel le remplacer à la tête du pays en 2019 et comme premier secrétaire du Parti Communiste Cubain en 2021. Son gouvernement s'inscrit dans la droite ligne du régime castriste. Si la Constitution de la République proclamée en 2019 autorise bien la liberté de la presse, ce n'est qu'un leurre puisque tous les moyens de communication restent la propriété de l'État.<sup>2</sup> Les journaux, les radios et la télévision sont surveillés par le régime et la presse indépendante est interdite par la Constitution. Les journalistes indépendants doivent faire preuve d'ingéniosité pour exercer leur métier et il est fréquent qu'ils fassent l'objet d'intimidations au point, bien souvent, d'être obligés de quitter le pays (Morel S., 2022). Lors de la vague de contestations qui a secoué le pays en juillet 2021, plusieurs journalistes ont été arrêtés ou assignés à résidence, accusés d'avoir couvert les événements (Reporters sans frontières, 2021). Actuellement, les journalistes cubains indépendants sont considérés comme des opposants au régime, tout comme l'étaient leurs confrères des années 2000.

Ce triste anniversaire du Printemps noir nous donne l'occasion de revenir sur le cas de l'écrivain et journaliste Manuel Vázquez Portal, né dans la province de Ciego de Ávila, à Morón en 1951 et arrêté le 19 mars 2003 par la police cubaine. Ancien conseiller au Ministère de la Culture et ancien journaliste officiel, il a été expulsé de la UNEAC (Unión Nacional de escritores y Artistas de Cuba) en 1995, accusé de dissidence politique. Il travaille ensuite pour l'agence de journalisme indépendant Cuba Press fondée par Raúl Rivero la même année et pour le Grupo de Trabajo Decoro, une agence de presse consacrée à l'actualité culturelle. Il publie régulièrement des articles au ton incisif criti-

1. C'est le cas du journaliste, écrivain et poète cubain Raúl Ramón Rivero Castañeda.

2. Il s'agit de l'article 55 de la Constitution de la République qui est consultable sur le site officiel Cubadebate.cu : <http://www.cubadebate.cu/noticias/2019/04/09/descargue-la-constitucion-de-la-republica-de-cuba-pdf/>. Consulté le 23/10/2022.

quant le régime castriste sur le portail *Cubanet.org* basé aux États-Unis et ayant vocation à diffuser l'actualité cubaine à travers le monde. Manuel Vázquez Portal est aussi poète et avant son arrestation, il avait publié plusieurs recueils dont *Del pecho como una gota* (1990), *Cantos iniciales* (1991) ou encore *Celda número cero* (2000). Lorsqu'il est arrêté, il est conduit à Villa Marista, le siège de la police politique à La Havane, où il reste emprisonné pendant un mois et quelques jours après un procès expéditif qui le condamne à dix-huit ans de prison au nom de la « loi bâillon ». À Villa Marista, il partage sa cellule avec trois autres codétenus, tous des prisonniers de droit commun. En effet, l'une des stratégies du gouvernement a consisté à isoler les prisonniers politiques et à les mêler à la population carcérale habituelle. Il est ensuite transféré à la prison de Boniato qui se situe à l'autre bout de l'île, à Santiago de Cuba. Il s'y trouve seul dans une cellule sale, avec l'odeur des toilettes qui remonte à longueur de journée. Il a pour unique compagnie celle d'une rate qu'il appelle tendrement Yenima et qu'il nourrit. Malgré son isolement il parvient à organiser une grève de la faim avec d'autres détenus. Il est alors transféré dans une autre prison de la ville, celle d'Aguadores où il fait la grève de la faim à plusieurs reprises avant d'être hospitalisé à cause d'une fragilité pulmonaire aggravée par les multiples jeûnes. Il retourne ensuite à Boniato, puis il est libéré un an, trois mois et quatre jours après son arrestation et sommé le jour-même de quitter le pays au plus vite (Vázquez Portal M., 2008, p. 336), ce qu'il fera un an plus tard pour s'exiler à Miami où il réside actuellement. La notoriété qu'il a acquise lorsqu'il exerçait son métier de journaliste à Cuba et les deux prix qui lui ont été décernés alors qu'il était emprisonné, – le Prix international de la liberté de la presse attribué en 2003 du Comité pour la Protection des Journalistes (CPJ) basé aux États-Unis et le prix Hellman/ Hammet de l'organisation non-gouvernementale Human Right Watch en 2004 – ont contribué à faire de lui l'une des figures les plus influentes de la diaspora cubaine. Après sa libération et une fois installé en Floride, Manuel Vázquez Portal a continué à exercer son métier en rédigeant des articles et des chroniques pour divers journaux d'opposition comme le quotidien de langue espagnole de Miami *Nuevo Herald* ou encore le site d'information *Cubanet.org*. Il est également resté très actif sur le plan littéraire en publiant un roman, *Un amor en los ochenta* (2011), un essai, *Diciendo mal de mujer: Apuntes críticos sobre poetisas cubanas* (2021), le récit de son emprisonnement, *Escrito sin permiso : reportaje desde el calabozo* (2007) et quatre recueils de poésie, *Cambio de celda* (2008), *Velo de cristal* (2009), *En el extraño viaje* (2015) et *Con tantas lluvias al lomo* (2022).

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier le livre, *Escrito sin permiso : reportaje desde el calabozo* d'abord paru en Argentine en 2007, puis en Espagne en 2008 et en Italie la même année sous le titre *Scritto senza permesso*. Cet ouvrage se distingue de ses précédents ouvrages car, cette fois, il ne s'agit pas de poésie, mais du récit de son expérience carcérale. Il doit d'ailleurs son titre au « crime » dont on l'accuse, celui d'avoir écrit sans demander la permission aux autorités. Pendant son incarcération, Manuel Vázquez Portal avait réussi à faire paraître des extraits de son journal sur le site de journalisme cubain indépendant *Cubanet.org* en juin et en septembre 2003 puis dans trois numéros

de la *Revista hispano-cubana* en 2003 et 2004.<sup>3</sup> Cette revue espagnole dont la publication a débuté en 1999 et a pris fin en 2013 a compté 46 numéros présentant des articles et des chroniques consacrés à la culture, à la politique et à l'art à Cuba et rédigés par des intellectuels cubains opposants au régime castriste, restés au pays ou exilés. La revue a joué un rôle de premier ordre dans la diffusion en Espagne, et plus largement en Europe, des témoignages de prisonniers politiques du Printemps noir, car aux côtés du « Journal de la prison » de Manuel Vázquez Portal, le lecteur a pu trouver des écrits d'autres journalistes ou écrivains emprisonnés tels que Raúl Ramón Rivero Castañeda, Julio César Gálvez, Armando Valladares et Normando Hernández González.<sup>4</sup> La publication de *Escrito sin permiso* dans trois pays différents, l'Argentine, l'Espagne et l'Italie a contribué, elle aussi, à faire connaître le sort des prisonniers politiques cubains à travers le monde. À ce titre, Manuel Vázquez Portal est régulièrement sollicité pour s'exprimer sur le sujet comme le montre la présence de nombreuses interviews de lui sur Internet.<sup>5</sup>

*Escrito sin permiso* se divise en 64 courts chapitres de deux, trois ou quatre pages et présente un récit à la première personne dans lequel s'insèrent de temps en temps un poème, des textes de son épouse Yolanda (qui raconte les faits de son point de vue, comme le récit du procès), des pages de son journal (quelques chapitres qui recensent de manière laconique ce qu'il se passe jour après jour) et même les lettres destinées à Yolanda. Par cette multiplicité des textes de genre différents, l'auteur manifeste sa volonté de rassembler tous ses écrits de prison. Quelle que soit la forme par laquelle la voix s'incarne sur la page, *Escrito sin permiso* a pour vocation d'en être l'écrin. Cette hétérogénéité donne à ce livre un trait polyphonique qui fait alterner la voix du narrateur, celle du sujet lyrique et celle de l'auteur de lettres, mais dans tous les cas, le « je » ne cesse d'être le prisonnier et l'emprisonnement son sujet. Il arrive que la voix de Yolanda s'invite dans le texte comme pour donner une vision extérieure des événements, mais elle est surtout là pour apporter un témoignage venant compléter celui du « je ».

La raison qui pousse l'écrivain à organiser son œuvre de la sorte s'explique par la fonction qu'il lui attribue. Comme le suggère le titre *Escrito sin permiso : reportaje desde el calabozo*, le livre « écrit sans permission » est conçu comme un acte de résistance et montre que son auteur ne se soumet pas à la censure exercée par la dictature qui n'autorise ni à écrire ni à penser. Dans cet ouvrage, le littéraire et le journalistique sont liés comme les deux faces d'une même pièce de monnaie et il serait vain de vouloir distinguer ces deux aspects et les analyser séparément, car cela irait contre la nature-même du texte que son auteur définit ainsi : « Dans mon cas, la nécessité poétique et politique va de pair. Je me

3. Nous faisons référence ici aux trois articles encore présents et consultables sur le site Cubanet.org. D'autres ont été écrits à la même époque mais ne sont plus accessibles.
4. Leurs textes ont été publiés dans les numéros 16, 17 et 18 de 2003 et 2004 de la *Revista hispano-cubana*.
5. Parmi elles, on peut citer les trois interviews filmées et sous-titrées en anglais présentes sur le site Internet « The freedomcollection.org » de la Fondation George Bush aux États-Unis et visibles sur : [http://www.freedomcollection.org/interviews/manuel\\_vzquez\\_portal/?vidid=1145](http://www.freedomcollection.org/interviews/manuel_vzquez_portal/?vidid=1145)

sens un intellectuel par essence, pour qui la pensée rationnelle et l'illumination poétique se tiennent la main » (Machover J, 2006a, p. 157). Aussi, nous efforcerons-nous d'étudier le caractère littéraire de l'œuvre sans occulter son aspect journalistique : en tant que reportage, ce récit a pour vocation de faire connaître au monde la situation de son auteur et celle de nombreux autres prisonniers politiques cubains. Pour l'approche littéraire que nous avons retenue, nous étudierons la structure, le genre et le style du texte et nous verrons comment l'écrit porte le projet militant voulu par son auteur.

#### UN RÉCIT EN « PLAN ALTERNÉS »

Manuel Vázquez Portal a été détenu dans trois prisons différentes. Il est d'abord enfermé à Villa Marista, à La Havane, où il arrive le jour de son arrestation le 19 mars 2003, puis transféré à la prison de Boniato à Santiago de Cuba le 24 avril (Vázquez Portal M., 2008 p. 123) et envoyé à la prison d'Aguadores dans la même ville, avant de revenir de nouveau à Boniato pour être enfin libéré le 23 juin 2004 (Vázquez Portal M., 2008 p. 329). Dans un premier temps, l'auteur choisit d'alterner un chapitre sur sa vie dans la prison de Boniato et le récit de sa détention à Villa Marista. Cette structure qu'il appelle lui-même « en plans alternés » (Machover J., 2006a, p. 157) entre Boniato et Villa Marista rompt la linéarité du texte et a pour effet de déstabiliser le lecteur tout en aiguisant sa curiosité. Cependant, à partir du chapitre 28, l'auteur raconte son transfert à la prison d'Aguadores et met un terme à cette alternance pour adopter un récit linéaire et chronologique, situé désormais dans les prisons de Boniato et d'Aguadores.<sup>6</sup> Ainsi, malgré cette organisation, le parti pris chronologique permet au lecteur de suivre les différentes étapes de la détention, de l'arrestation à la libération, ce qui ne prive pas l'écrivain de ménager des effets de suspense. À la question « Pourquoi avez-vous choisi d'organiser votre récit de la sorte ? », Manuel Vázquez Portal justifie son choix en définissant son livre en ces termes : « Il s'agit davantage d'un livre de journalisme créatif, d'un grand reportage que d'un livre littéraire »<sup>7</sup> (Vázquez Portal M., 2022). Aussi, considère-t-il son texte d'abord comme un outil journalistique dont le principal objectif est de montrer que le gouvernement de Fidel Castro cherche à faire passer les prisonniers politiques pour des délinquants (Vázquez Portal M., 2022). L'alternance spatiale à la fois entre Villa Marista, le siège de la police politique où s'ourdissent des procès fallacieux et se prennent des décisions arbitraires, et la prison de Boniato située de l'autre côté de l'île où sont retenus des prisonniers de droit commun, contribue à mettre en évidence cette confusion entretenue par le pouvoir castriste. À la « prison intelligente » de La Havane s'oppose celle de Boniato, où les gardiens sont des « gorilles qui ont mal au crâne dès qu'ils se mettent à réfléchir »<sup>8</sup> (Vázquez Portal M., 2022). Ainsi, ce contraste entre un espace et un temps différents créé par la rapide alternance des

6. L'arrivée à Aguadores marque une rupture dans son expérience carcérale, car il est enfermé dans une cellule d'isolement, sans matelas sur le sol et sans possibilité de promenade.

7. Nous traduisons : « Más que un libro literario, realmente es un libro de periodismo creativo, un gran reportaje. »

8. Nous traduisons : « Son gorilas que si piensan les da dolor de cabeza. »

chapitres est certes un moyen littéraire destiné à soutenir l'attention du lecteur, mais il vise surtout à dénoncer la mascarade du régime de Fidel Castro et le sort réservé aux prisonniers politiques cubains souvent traités plus durement que des assassins ou des criminels multirécidivistes.<sup>9</sup>

UN « TÉMOIGNAGE ROMANCÉ » POUR DÉNONCER

Manuel Vázquez Portal définit *Escrito sin permiso* comme un « témoignage romancé » (Machover J., 2006a, p. 157) ce qui, à première vue, peut sembler antinomique. Le témoignage qui cherche à être au plus près de la vérité perd-il de sa force quand il est transmué par la fiction ?

Pour comprendre cette apparente contradiction, il faut revenir sur la genèse de ce livre ainsi que sur le sens que revêt le terme « témoignage » dans ce contexte précis. Nous avons souligné plus haut le caractère hétérogène de *Escrito sin permiso*, un récit abritant des textes de genre différents dont le journal dans lequel le prisonnier consigne presque quotidiennement des événements, du jour de son arrestation le 19 mars 2003 jusqu'au 4 juin 2003. Dans les quatre chapitres qui accueillent le journal, les menus faits de sa vie en prison sont relatés dans un style laconique, voire télégraphique, comme lors de son arrivée à la prison de Boniato, un mois après son arrestation :

« 25 avril (Après-midi)

Transfert à la cellule 31. Toilettes. Eau. La cellule est inondée par les eaux résiduelles du couloir. Pression artérielle élevée. Je suis conduit à l'hôpital des fers aux pieds et des menottes aux mains. Matelas en ouate, sale, déchiré, vieux, dur. »<sup>10</sup> (Vázquez Portal, M., 2008, p. 85)

Le 30 mai 2003, il fait passer hors de la prison la première partie de son journal (Vázquez Portal M., 2008, p. 13) qui va être publiée sous forme de fragments sur le site Internet de journalisme indépendant *Cubamet* en 2003 puis dans la *Revista hispano-cubana* en 2003 et 2004. Comme il l'a affirmé dans une interview, ce journal lui a permis de tenir bon, de trouver du réconfort et que c'était pour lui « comme rendre les coups qu'on lui avait donnés » (Machover J., 2006a, p. 156). Son journal ainsi que tous ses écrits de prison sont comme une arme qui lui permet de se défendre des attaques

9. On en voit un exemple ici à Boniato, lors de la première visite qu'il reçoit de sa famille. Nous traduisons : « Ils m'ont sorti de la cellule menotté. Dans l'antichambre du pavillon le plus dur de la prison, Boniatico, où se trouvent les condamnés à mort, les condamnés à perpétuité et les prisonniers dangereux punis pour désobéissance, entouré d'un mur de plus de huit mètres de hauteur, ils m'ont donné l'ordre de me déshabiller. » (Vázquez Portal M., 2008 p. 14) : « Me sacaron esposado de la celda. En la antesala del pabellón más riguroso de la penitenciaría, Boniatico: sólo para condenados a la pena capital, cadenas perpetuas, y castigados por indisciplinas peligrosas, rodeado por un muro de más de ocho metros de altura, me ordenaron desnudarme. »
10. Nous traduisons : « Traslado a la celda 31. Retrete. Agua. La celda se inunda todos los días con las aguas residuales del pasillo. Presión arterial alta. Me llevan al hospital con grilletes en los pies y esposas en las manos. Colchón de guata, sucio, roto, viejo, duro. »

du pouvoir.<sup>11</sup> Grâce à ses « gorriones mensajeros »,<sup>12</sup> (moineaux messagers), c'est-à-dire des complices (prisonniers ou gardes) qu'ailleurs en Amérique latine on appelle aussi « palomas » (colombes),<sup>13</sup> il parvient à les faire sortir de la prison et à les faire paraître dans la presse.<sup>14</sup> Son épouse Yolanda participe activement à cette entreprise de dénonciation en publiant ses écrits et en rendant publique sa version des faits. C'est dans un second temps qu'il rédige le livre qu'il termine en avril 2005, presque un an après sa libération. Aussi le journal est-il le premier texte écrit en prison. Sa volonté initiale est de consigner sous forme brute tous les détails de cette détention pour ensuite en faire le récit. Le journal répond à une urgence tandis que le récit reconstruit les événements. L'auteur explique la présence du journal dans son ouvrage en ces termes : « J'ai laissé le « Journal » tel quel. Il est retranscrit comme tel dans le livre, car il me semblait qu'à le refaire, il aurait perdu de son authenticité, la fraîcheur d'une naissance sous les rigueurs de la prison, sans l'attention littéraire qu'il y aurait dû y avoir » (Machover J., 2006a, p. 157). Il est certain que cette « attention littéraire » fait défaut aux premières pages du journal, mais à mesure que le récit avance, il devient de plus en plus détaillé et le style télégraphique disparaît au profit d'un style plus travaillé, semblable à celui du récit, offrant au diariste la possibilité d'exprimer ses émotions et ses réflexions. C'est un peu comme si le récit, ou plus largement la pratique de l'écriture, venait modeler le journal, en redessiner les contours :

« C'est dantesque, je dois faire un effort surhumain pour me concentrer sur la lecture. Combien y a-t-il de prison à Cuba ? Combien de prisonniers peut-il y avoir dans les établissements pénitentiaires cubains ? Si le nombre de prisonniers était vraiment inversement proportionnel au nombre de personnes scolarisées, comme le laisse penser le gouvernement qui ne cesse de vanter les mérites de l'éducation cubaine, il ne devrait y avoir à Cuba ni prisonniers ni prisons. Il y a quelque chose qui cloche mais je ne dispose pas des informations pour le démontrer. »<sup>15</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 111).

11. Vázquez Portal M., 2008, p. 27 : « Mes manuscrits sont mes seules armes contre tant d'injustice et d'hostilité à mon égard. Je vais transformer ces pages en un vacarme resplendissant. » Nous traduisons : « Mis manuscritos son mis únicas armas contra tanta injusticia y hostilidad cometida contra mí. Voy a convertirles estas páginas en un estruendo esplendoroso. »
12. *Ibid.*, p. 300.
13. Voir à ce sujet le chapitre que Paula Simón et Fernando Reati consacrent aux « palomas » (Reati F., Simón P., 2021, pp. 107-171).
14. Le premier envoi se fait grâce à son épouse, le second est intercepté par les gardiens. Il trouve ensuite des complices pour faire sortir le reste de ses textes. L'une des techniques employée par l'auteur consistait à écrire le texte sur du papier à cigarettes et à proposer une cigarette à un gardien complice. Il raconte en effet qu'il parvenait toujours à trouver des complices parmi le personnel pénitentiaire, car nombreux étaient ceux qui y travaillaient par obligation (Vázquez Portal, M. 2022).
15. Nous traduisons : « Es dantesco, tengo que hacer un esfuerzo hiperhumano para concentrarme en la lectura. ¿Cuántas cárceles hay en Cuba? ¿A cuántos prisioneros ascenderá la población penal cubana? Realmente he pensado que si la educación fuera realmente inversamente proporcional al número de cárceles y de prisioneros, con los alardes que hace el gobierno cubano sobre la educación en Cuba no debería haber cárceles ni prisioneros. Hay algo que está fallando, pero no tengo los datos para demostrarlo. »

Dans ce passage du chapitre 20, le style diaristique et celui du récit se confondent et seule l'indication « El diario » figurant en lettres majuscules au début du chapitre indique qu'il s'agit du journal. En effet, de manière générale, le témoignage donne à voir l'évènement tel qu'il est perçu par le témoin et « la réalité observable, ensemble chaotique de déplacements physiques, n'est intelligible que mise en intrigue » (Dulong R., 1998, p. 66). Le témoignage, en tant que récit, suppose une reconstruction de l'évènement et, en ce sens, fait intervenir la fiction. Il faut entendre ici la notion de « fiction » non pas au sens qui lui est communément attribué, celui d'invention, mais au sens de fabrication du vécu. Le témoignage présente les faits à travers une fictionnalisation du vécu ne remettant nullement en cause la véracité de la narration, mais montrant que l'acte de raconter impose une figuration propre à tout récit (Pouzet I., 2011, p. 309). Témoignage et récit n'entrent pas en conflit. Cela est d'autant plus vrai que dans le cas de *Escrito sin permiso*, le « je » du prisonnier qui témoigne et celui du narrateur qui raconte fusionnent, car l'écriture littéraire est au service de la dénonciation, au sens de « dénonciation d'une injustice » (Boltanski, L., et al., 1984, p. 3) :

« Avec moi, ils sont emmerdés. Je suis journaliste. Et en tant que journaliste, je divulgue, je communique. Tout ce que je réussis à savoir, je le répands à travers le monde. J'adore la transparence. Je respecte au-delà des frontières le droit à l'information d'autrui. Quiconque refuse que j'informe n'a rien à me dire, n'a rien à faire, car si je sens que l'information est une aubaine pour le journaliste, je fais un papier à coup sûr. Informer l'opinion publique, c'est mon univers. Et les bâillons, je m'efforce de m'en libérer, malgré la loi 88 qui musèle la presse et au nom de laquelle j'ai été condamné. »<sup>16</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 241)

Le narrateur reste fidèle à son activité de journaliste et affirme à plusieurs reprises qu'il est là pour tout diffuser, tout dire et l'écriture, qu'elle qu'en soit la forme, est le vecteur de sa volonté d'informer. Manuel Vázquez Portal fait intervenir son épouse dans son livre afin de compléter et consolider son propre témoignage. À quatre reprises, le journaliste intègre à son récit celui de Yolanda, le distinguant du sien par l'usage de l'italique. Les interventions de son épouse reprennent les moments-clés de sa détention : au chapitre 6, elle raconte tout d'abord l'arrestation de son mari, puis au chapitre 14 son procès expéditif et arbitraire, au chapitre 29 sa visite à la prison d'Aguadores après qu'il a cessé la grève de la faim et enfin sa visite à Boniato au chapitre 58. Tandis que Manuel semble parfois minimiser ses propres souffrances, elle les rappelle clairement, comme ici :

« Manuel raconte qu'il continue à vivre dans les mêmes conditions inhumaines qu'il connaît depuis qu'il a été incarcéré, dans une cellule crasseuse qu'on ne peut nettoyer, car il n'y a pas d'eau pour le faire (le précieux liquide manque dans la prison depuis plus d'un mois et ils ne le font couler que certains jours pendant cinq minutes). Il n'a pour seule compagnie que des rats et toute sorte d'insectes y compris des nuages de moustiques (mais il est interdit d'apporter du répulsif ou de la mort aux rats). »<sup>17</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 302)

16. Nous traduisons : « Conmigo se joden. Yo soy periodista. Y como periodista, divulgador, comunicador. Todo lo que logro saber lo esparzo por el mundo. Adoro la transparencia. Respeto sin fronteras el derecho que tienen a saber los demás. Quien no quiera que yo informe, que no me diga nada, que no haga nada donde yo alcance a verlo, porque si le hallo el filón noticioso, es reporte seguro. Mi universo es la opinión pública. Y las mordazas, a pesar de la draconiana ley 88 por la que me condenaron, trato de deshacerlas. »

17. Nous traduisons : « Narra Manuel que continúa en las mismas infrahumanas condiciones en que está desde que cayó

Le récit de Yolanda est là aussi pour montrer la douleur que la détention peut causer à la famille du prisonnier. Dès que son mari a été arrêté, Yolanda Huerga a fondé avec d'autres femmes et mères de prisonniers le mouvement d'opposition les « Damas de blanco » qui a reçu le prix Sakharov, décerné par le Parlement européen en 2005.<sup>18</sup> Elle n'a cessé de rendre visite à son mari même si elle devait faire un voyage de plusieurs centaines de kilomètres pour le voir. Yolanda apparaît également de manière indirecte dans les lettres que Manuel lui adresse, incluses dans onze chapitres de son livre. *Escrito sin permiso* compte douze lettres, onze sont adressées à Yolanda dont certaines ont été publiées sur *Cubamet* et une est destinée à son fils Gabriel pour son anniversaire. Voici une lettre à Yolanda incluse dans le chapitre 33, traduite en français :

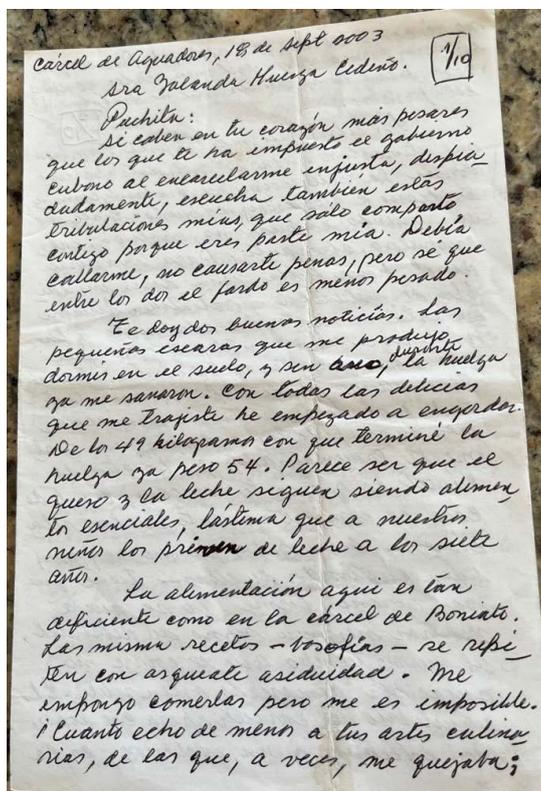


Fig. 1 : Lettre de Manuel Vázquez Portal a Yolanda Huerga le 18 septembre 2003<sup>19</sup>

preso, en una celda mugrienta porque no hay agua para limpiarla (el preciado líquido falta en la prisión desde más de un mes, sólo ponen algunos días cinco minutos). Tiene como única compañía las ratas y todo tipo de insectos incluyendo nubes de mosquitos (pero no permiten llevarle repelente ni veneno para ratas y cucarachas). »

18. Les Dames en blanc défilent tous les dimanches à La Havane vêtues de blanc. Ce mouvement, tout comme celui des Grandes-mères de la Place de Mai au Chili, a contribué à faire connaître le sort des prisonniers politiques cubains dans le monde entier.
19. Fonds personnel de Manuel Vázquez Portal, Miami, Floride. Nous remercions l'auteur d'avoir accepté de nous transmettre une photographie de cette lettre.

« Prison d'Aguadores, 18 septembre 2003

Madame Yolanda Huerga Cedeño

Puchita:

Si ton cœur peut endurer plus de peines que celles que le gouvernement t'a causées en m'emprisonnant de manière injuste et impitoyable, ajoutes-y mes tribulations, que ne je partage qu'avec toi car tu es ma femme. Je devrais me taire, pour ne pas te faire de la peine, mais je sais que le poids à porter est moins lourd si nous le partageons.

J'ai deux bonnes nouvelles. Les petites escarres que j'ai eues en dormant sur le sol sale ont guéri. Grâce à tous les délices que tu m'as apportés, j'ai commencé à grossir. Des 49 kilos que je pesais à la fin de la grève, je suis passé à 54 kilos. On dirait que le fromage et le lait sont toujours des aliments essentiels, dommage qu'on en prive nos enfants dès l'âge de sept ans.

L'alimentation ici est aussi mauvaise que dans la prison de Boniato. Les mêmes recettes – des cochonneries – reviennent avec une assiduité dégoûtante. Je m'oblige à les manger mais je n'y parviens pas. Comme tes prouesses en cuisine dont je me plaignais parfois me manquent ![...] »<sup>20</sup> (Vázquez Portal, 2008, p. 177)

Dans cette lettre, l'auteur revient sur la grève de la faim qu'il vient de cesser, alors qu'il ne pèse plus que 49 kilos. L'alimentation est, avec l'hygiène, l'une des préoccupations principales des prisonniers et ici encore, plus qu'ailleurs. D'après le journaliste, la nourriture que l'on sert dans les prisons cubaines est immangeable. En intégrant de façon fréquente des lettres à Yolanda transcrites dans leur intégralité, l'auteur associe le lecteur à la confiance des époux. Les missives colorent d'une tonalité intimiste *Escrito sin permiso*, en contrepoint de son projet de fond qui demeure celui de dénoncer des conditions inhumaines de détention.

Journal, correspondance, narration, la multiplicité des discours vise cette seule et même dénonciation. Malgré ces incursions du réel, *Escrito sin permiso* n'en reste pas moins un texte littéraire et il arrive que la fiction – au sens d'invention cette fois – s'invite dans le texte, car il est parfois difficile d'éviter quelques arrangements avec la vérité. En qualifiant son livre de « témoignage romancé », l'auteur sous-entend également qu'il a pu modifier certains éléments pour les besoins du récit. C'est le cas du personnage de Yenima, introduite dès le premier chapitre et présentée comme s'il s'agissait d'une amie du narrateur ou même de son amoureuse :

« Quand j'ai rencontré Yenima, tout juste en arrivant dans ces lieux, elle se déplaçait rapidement et sans bruit. Quelque peu chétive, c'est certain, mais je l'ai fait grossir. De ce que me donnent mes geôliers, ce que je ne mange pas, c'est-à-dire tout, je lui offre. Yenima est tombée amoureuse de moi. La nourriture fabrique des amis, des amours. À partir de ce moment-là, elle ne m'a plus

20. Nous traduisons : « Si caben en tu corazón más pesares de los que te ha impuesto el gobierno cubano al encarcelarme injusta, despiadadamente, escucha también estas tribulaciones mías, que sólo comparto contigo porque eres parte mía. Debía callarme, no causarte penas, pero sé que entre los dos el fardo es menos pesado. Te doy dos buenas noticias. Las pequeñas escaras que me produjo dormir en el suelo y sin aseo durante la huelga ya sanaron. Con todas las delicias que trajiste he empezado a engordar. De los 49 kilogramos con que terminé la huelga ya peso 54. Parece que el queso y la leche siguen siendo alimentos esenciales, lástima que a nuestros niños los priven de leche a los siete años. La alimentación aquí es tan deficiente como en la cárcel de Boniato. Las mismas recetas –bazofias– se repiten con asqueante asiduidad. Me impongo comérmelas, pero me es imposible. ¡Cuánto echo de menos a tus artes culinarias de las que, a veces, me quejaba [...]. »

quitté. Elle est ma fiancée. Je ne la partage avec personne. Quel dommage que nous ne puissions pas concrétiser. Un amour difficile. Je dirais même, impossible. Ah non ! N'allez pas vous faire des idées ! Je ne suis pas un pédéraste. Ici il n'y a pas d'histoires scatologiques, ni de petits jeux avec des excréments. Yenima est une rate. »<sup>21</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 241)

Yenima apparaît sous la plume de Manuel Vázquez Portal comme une personne, lorsqu'il adopte le ton humoristique qui lui est propre. En réalité, l'auteur raconte que, parmi les rongeurs peuplant sa cellule, il considérait Yenima comme son « alter ego », celle qui le ferait grandir devant sa solitude. Il dit également qu'en portant son affection sur elle, il avait trouvé une manière d'en prodiguer à tous les êtres humains. Yenima représentait ainsi tous ceux qui lui manquaient en prison : sa femme Yolanda, son fils de neuf ans Gabriel, sa famille et ses amis (Vázquez Portal M., 2022).

#### QUAND LA POÉSIE S'INVITE DANS LE RÉCIT

La poésie qui jalonne le texte apparaît elle aussi comme la manifestation de la créativité littéraire de l'auteur. Elle peut surgir au détour d'un chapitre et interrompre le récit de la monotone vie carcérale. Les poèmes de *Escrito sin permiso* ont été écrits en prison et la totalité sera publiée par la suite dans le recueil *Velo de cristal* en 2009 par Nueva Prensa Cubana, la maison d'édition de l'agence de journalisme cubain indépendant basée en Floride. Ceux qui s'immiscent dans le récit ne sont pas là pour l'orner ou encore l'illustrer, mais ils permettent à l'auteur d'employer la voix poétique pour exprimer ses émotions. Même s'ils peuvent faire allusion aux difficultés de la vie du détenu, ils élèvent le propos ; c'est le cas du poème « Amor contra reloj » (« Amour contre la montre ») qui fait allusion à la rencontre entre l'auteur et son épouse seul à seule dans une chambre de la prison. Après quatre mois de séparation, cette rencontre aurait dû être plaisante mais l'endroit est si peu accueillant qu'ils emploient l'intimité qui leur est offerte pour converser :

« Au bout de cinq mois  
on m'a prêté mon épouse pendant trois heures.  
C'est le règlement :  
une geôlière sur le seuil,  
une fouille humiliante,  
moi qui arrive menotté.  
Elle  
est venue de loin :  
d'un lit que je lui ai donné près de la plage,

21. Nous traduisons : « Cuando conocí a Yenima, recién llegado a estos aposentos, andaba sigilosa y veloz. Algo escualida, es cierto, pero yo la he engordado. Todo cuanto no como de lo que me brindan mis carceleros, que es todo, se lo regalo. Yenima se enamoró de mí. La comida fabrica amigos, amores. Desde entonces no fue a ninguna otra celda. Es mi novia. No la comparto con nadie. Lástima que no podamos realizarnos. Un amor difícil. Yo diría que imposible. ¡Ah no! No se hagan ilusiones. No es un pederasta. Aquí no hay cuentitos escatológicos, ni jueguitos con excrementos. Yenima es una rata. »

d'un endroit confus dans mon esprit,  
d'un silence haletant  
qui nous a coupé  
le souffle l'hiver dernier,  
d'un quai que les trains ignorent.

Belle et inquiète,  
comme une fiancée maladroite,  
elle m'attendait impatiente  
les joues rosies d'émotion.

Moi,  
presque intimidé,  
comme un tendre écolier  
à son premier rendez-vous galant.  
Comme tu es belle, mon amour,  
comme tu es belle!

Comme cet endroit est sordide  
et combien est grotesque  
la faveur de mes bienfaiteurs !  
Si je pouvais être une bête  
et forniquer !

—Pourquoi ne discutons-nous pas ?

Parle-moi du monde,  
du soleil  
et de l'herbe.

Je ne parlerai pas de la prison.

Nous nous aimerons à nouveau à la mort des horloges. »<sup>22</sup> (Vázquez Portal M., 2008, pp. 69-70)

La métaphore du temps représenté par l'horloge, « el reloj », structure le poème. La récurrence du motif mime le rythme de la prison à l'aune duquel le temps des prisonniers est compté. Grâce au langage poétique, cette rencontre racontée par le narrateur quelques pages plus haut, sonne comme une déception. La scène est ternie par les détails, tels que les mauvaises odeurs et la saleté de l'endroit. Le malaise que les époux y éprouvent,<sup>23</sup> se transforme ici en une déclaration d'amour. L'enfermement

22. Nous traduisons : « Después de cinco meses/ me han prestado a mi esposa por tres horas./ Ese es el reglamento:/ una guardia al umbral,/ un cacheo indecente,/ yo que llevo esposado./ Ella/vino de lejos:/ de un lecho que le di junto a la playa,/ de un lugar intrincado de mi espíritu,/ de un silencio jadeante/ que nos cortó/ el aliento en el último invierno,/ de un andén que los trenes desconocen./ Bella y nerviosa ella,/ como una novia inhábil,/ me esperaba arrobada/ con el rostro encarnado./ Yo,/ casi cohibido,/ como un tierno escolar/ en su primera cita./ ¡Qué hermosa eres, amor mío,/ qué hermosa eres!/ ¡Qué sórdido el lugar/ y qué grotesco/ el gesto de mis benefactores!/ ¡Quién pudiera ser bestia/ y revolcarse!/ —¿Por qué no conversamos?/ Cuéntame del mundo,/ del sol/ y de las yerbas./ No hablaré de la cárcel./ Volveremos a amarnos al morir los relojes. »

23. Vázquez Portal M., 2008, p. 68 : « Les chambres des visites conjugales sont une porcherie. Elles sentent l'humidité, les fluides corporels desséchés, la vieille urine, elles puent la promiscuité. On m'a conduit les menottes aux mains. On m'avait fouillé minutieusement. Ma femme aussi a été fouillée de manière humiliante par une femme officier de la prison. Quand on a fermé la porte, j'ai entendu un grincement de verrous, un claquement de cadenas, un murmure de voix proches. J'en suis resté stupéfait, anéanti. Je ne pus m'empêcher de penser que Yolanda était, au même moment, prisonnière elle aussi. » Nous traduisons : « Las habitaciones de las licencias conyugales son un chiquero.

qui pourrait être une entrave à cet amour ne fait que le renforcer, car les protagonistes apparaissent comme de jeunes fiancés qui se retrouvent, seuls, pour la première fois tandis que la fraîcheur de leurs sentiments les emporte loin de la sordide prison. À la différence des lettres pouvant constituer un chapitre entier chacune, les poèmes s'inscrivent au cœur du récit et lui apportent un peu de légèreté. L'auteur offre ainsi une pause au lecteur et lui permet de rêver et d'espérer avec lui.

La multiplicité des genres littéraires présents dans cet ouvrage montre la difficulté, voire l'impossibilité, de définir l'œuvre. Qu'il soit épistolier, diariste, narrateur ou poète, le « je » dit, en creux, la même chose : la douleur de l'enfermement et le souhait de le faire savoir au plus grand nombre. Contrairement à certains auteurs qui ont été emprisonnés et qui doivent passer leur expérience au filtre de la fiction – c'est le cas par exemple de l'écrivaine argentine Alicia Kozameh qui a toujours évoqué sa détention dans des romans dont le plus connu est le premier qu'elle a publié, *Pasos bajo el agua* (1987)<sup>24</sup> – Manuel Vázquez Portal adopte la position contraire et cherche à montrer les faits, selon toutes les possibilités que l'écriture lui offre.

#### LA RÉPÉTITION ET L'HUMOUR

Même si *Escrito sin permiso* est défini par son auteur comme un témoignage, ce livre n'en reste pas moins une œuvre littéraire. La trace du travail de l'écriture se perçoit dans l'usage de la répétition. Dans les écrits de prison, et plus particulièrement en poésie, le thème récurrent de l'enfermement prend corps dans des pages que contaminent les champs lexicaux du tombeau, de l'obscurité, de la mort, de la cécité, du mur, comme dans le cas de l'Espagnol Marcos Ana.<sup>25</sup> Si l'on retrouve cette thématique chez Manuel Vázquez Portal, elle n'y est cependant pas omniprésente. La sensation d'enfermement se manifeste autrement dans le texte, en particulier dans certains passages où la syntaxe est volontairement répétitive, comme dans celui où il évoque le transfert d'un codétenu :

« Nous étions navrés de son départ. Lui et Mumúa formaient un bon duo pour lutter contre l'ennui. Lui et moi, nous nous étions bien entendus et étions de bons rivaux au jeu de dames pour lutter contre l'ennui. Lui et Cachirulo, malgré leur dispute et leurs différences, formaient un bon tandem pour lutter contre l'ennui. »<sup>26</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 94)

---

Huelen a humedad, a fluidos resecos, a orina vieja; apestan a promiscuidad. Me condujeron esposado. Me habían requisado minuciosamente. Mi esposa también fue requisada humillantemente por una oficial de la penitenciaría. Cuando cerraron la puerta escuché un friccionarse de cerrojos, un chasquido de candados, un murmullo de voces cercanas. Quedé pasmado, anonadado. No pude apartar la idea de que Yolanda en ese momento estaba también presa. »

24. Alicia Kozameh n'a emprunté l'écriture autobiographique pour parler de sa détention que dans un livre écrit à plusieurs mains avec des anciennes détenues de la prison de Villa Devoto emprisonnées entre 1974 et 1987. Il s'agit de *Nosotras las presas políticas* publié en 2006 à Buenos Aires.

25. Voir à ce sujet Pouzet Michel I., 2021.

26. Nous traduisons : « Quedamos un poco desconsolados. Él y Mumúa hacían buena liga para sobrellevar el aburrimiento. Él y yo ya nos habíamos compenetrado y éramos buenos contrincantes del juego de damas para sobrellevar el aburrimiento. Él y Cachirulo, a pesar de la discusión, hacían una buena pareja, por contraste, para sobrellevar el aburrimiento. »

Les codétenus sont attristés du départ d'un des leurs. Ici, l'ennui imprègne la syntaxe à tel point que la même construction se répète au début et à la fin de chaque phrase, comme la vie en prison. Le moindre détail qui rompt cette routine se change en évènement.<sup>27</sup> Cette redondance peut venir illustrer la répétition d'une même action, comme une litanie, à l'image de ce prisonnier qui chante des *corridos* mexicains pendant plusieurs heures et même plusieurs jours d'affilée et qui empêche toute la prison de Boniato de dormir. À son propos, l'auteur illustre son récit par des vers ressassés (Vázquez Portal M., 2008, p. 289) :

« Les prisonniers l'insultent.

Le Pinto chante.

Les gardiens envoient chercher un supérieur.

Le Pinto chante.

Le supérieur vient.

Chante Le Pinto.

Le Pinto chante. Et quand le Pinto chante, il n'entend rien, il ne voit rien, il n'écoute personne. Personne n'arrive à le faire taire. »<sup>28</sup>

Les chants incessants du prisonnier sont évoqués par la répétition d'un même vers ainsi que par la tournure chiasmatisée « Chante le Pinto./ Le Pinto chante ». Ce chant assourdissant que l'auteur continue de décrire en utilisant la répétition dans le récit qui suit le poème, finit par cesser lorsque les gardes entrent dans la cellule avec leurs chiens pour leur faire mordre le chanteur. Après cet épisode, le Pinto ne chantera plus.

La répétition d'une même tournure syntaxique sert aussi à l'énumération des mauvaises conditions de détention, comme dans ce passage :

« La dernière visite du mois d'août était la mienne. À Villareal, on l'a empêché de le laisser entrer une Bible que Silvia, sa femme, lui apportait. À Próspero Gainza, on ne lui a laissé entrer que la moitié des cigarettes que lui apportait sa famille. À Nelson Aguiar, on lui a refusé l'accès aux médicaments que Dolia, son épouse, lui rapportait de La Havane. Les autorités, au lieu d'être conciliantes, attaquent. Je n'en attendais pas moins d'elles. Et j'avais pris mes propres mesures supplémentaires. L'une d'entre elles était de faire sortir de prison tout ce que j'avais écrit jusqu'alors. »<sup>29</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 128)

27. Il semble que ce ne soit pas l'enfermement qui pèse le plus au journaliste cubain mais le fait d'être rarement en contact avec son épouse – qu'il a le droit de voir tous les trois mois à Boniato –, de ne pouvoir parler au téléphone à sa famille, de ne pas avoir de nouvelles de son fils hospitalisé, de n'avoir accès à aucun journal sauf le journal officiel, *Granma* qui va lui servir, soit de paillasse lorsqu'il sera en cellule d'isolement, soit de support pour jouer aux dames (Vázquez Portal, 2008, p. 74).

28. Nous traduisons : « Los presos lo insultan./ El Pinto canta./ Los guardianes mandan buscar un superior./ Canta el Pinto./ Viene el superior./ Canta el Pinto./ El Pinto canta. Y cuando canta el Pinto no oye, no ve, no atiende/ a nadie. Nadie logra que calle. »

29. Nous traduisons : « La última visita del mes de agosto era la mía. A Villarreal no le dejaron entrar la Biblia que le llevara Silvia, su esposa. A Próspero Gainza no le dejaron entrar nada más que la mitad de los cigarrillos que le trajera su familia. A Nelson Aguiar no le permitieron la entrada de las medicinas que Dolia, su esposa, le trasladara desde La Habana. Las autoridades, en vez de conciliar, retaban. Yo no esperaba otra reacción por parte de ellos. Y había tomado mis propias medidas adicionales. Entre ellas sacar fuera del penal todo lo que había escrito hasta ese momento. »

La répétition de la tournure passive vient mettre en exergue la déshumanisation des prisonniers à qui on refuse le droit de satisfaire des besoins, comme lire la Bible, fumer, se soigner.

Enfin, au-delà de la critique ou de la dénonciation, une formule répétée peut mettre en évidence un aspect positif : c'est le cas lorsque le narrateur décrit le plaisir qu'il a de découvrir les objets et les aliments que lui a apportés son épouse. Cette répétition, renforcée visuellement par les parenthèses, fait sourire le lecteur mais sous-entend aussi que le prisonnier ne dispose pas dans sa cellule des objets nécessaires à une vie décente :

« Les autres avantages de la visite : je peux prendre un café (Yoly m'en a apporté de l'instantané), je peux vaincre les mauvaises odeurs (Yoly m'a apporté du désodorisant), je peux nettoyer la cellule (Yoly m'a apporté une serpillère), je peux écrire (Yoly m'a apporté plus de papier), je peux manger (Yoly m'a apporté beaucoup de nourriture), je peux vivre (Yoly m'a apporté son amour et mes enfants). S'il n'y avait pas Castro, je dirais que je suis heureux. »<sup>30</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 102)

Même si ces écrits de la prison peuvent être considérés comme un objet littéraire et que leur sujet est grave, l'auteur utilise souvent l'humour dans son récit. Il a la certitude que tout cela n'est qu'une mascarade. Quand il apprend qu'il est condamné à dix-huit ans de prison et qu'il l'annonce à ses codétenus, ceux-ci ne comprennent pas sa réaction et disent qu'à sa place, ils seraient désespérés, alors que lui-même accueille cette nouvelle comme une bonne farce (Vázquez Portal M., 2008, p. 73). L'humour est son remède contre le désespoir. Quand ce n'est pas du gouvernement cubain et de Fidel Castro qu'il appelle le « Grand Burundu », et des hauts fonctionnaires de la prison dont il se moque, il tourne bien souvent en dérision les désagréments de la vie en prison sans pour autant les minimiser. Par exemple, à propos des insectes qui envahissent sa geôle à Boniato et du retour d'un garde cruel dénommé Sabino, il dit : « Dans ma cellule, l'équilibre écologique était palpable. Les mouches et les moustiques m'emmerdaient, les lézards emmerdaient les mouches et les moustiques, Yenima emmerdait les lézards. Sabino est revenu pour tous nous emmerder. »<sup>31</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 116)

Le journaliste cubain est le protagoniste d'une farce où les clowns sont tantôt les surveillants pénitentiaires, tantôt le directeur et dont la prison est le décor. À titre d'exemple, on peut citer un passage où le narrateur décrit le bureau du directeur de la prison décoré à la mode soviétique avec de lourds rideaux et des tapis qui n'ont pas lieu d'être dans un pays tropical comme Cuba. L'absurdité du régime s'exprime jusque dans les double-rideaux :

30. Nous traduisons : « Las otras ventajas de la visita: puedo tomar café (Yoly me trajo instantáneo), puedo combatir las pestes (Yoly me trajo aromatizante), puedo limpiar la celda (Yoly me trajo una frazada de piso), puedo escribir (Yoly me trajo más papel), puedo comer (Yoly me trajo féferes abundantes), puedo vivir (Yoly me trajo su amor y a mis hijos). Si no fuera por Castro pudiera decir que soy feliz. »

31. Nous traduisons : « El equilibrio ecológico en mi celda era palpable. Las moscas y los mosquitos me jodían a mí, los lagartos jodían a las moscas y mosquitos, Yenima jodía a los lagartos. Sabino regresó para jodernos a todos. »

« Je regarde avec attention, pour la première fois, le bureau où on nous a accordé un bref rendez-vous. Les meubles sont vieux, ternes, quelque peu abîmés. Les rideaux en damas décolorés, râpés. Les tapis, passés. Certains murs ont la peinture écaillée. On constate l'abandon dans lequel est tombée l'institution, toujours très privilégiée, après l'échec du socialisme en Europe de l'Est. Je souris, malgré moi. Le bureau me rappelle le style russe. À quoi sert une pièce, en pleine Caraïbe torride recouverte de rideaux en damas foncé, de tapis rouges, sauf à consommer beaucoup d'air conditionné ? Ils ont voulu ressembler au KGB jusque dans les moindres détails et aujourd'hui ils ne sont plus que les orphelins de la pompe soviétique. »<sup>32</sup> (Vázquez Portal M., 2008, p. 106)

Mais l'humour ne peut fonctionner qu'à certains moments. À d'autres, il n'est pas concevable que le récit tourne en dérision les événements. Comment parler du sort dramatique de certains prisonniers avec humour ? Cela est impossible, notamment dans le cas d'un prisonnier de droit commun en grève de la faim qui n'a pas été pris au sérieux par l'administration pénitentiaire. Celui-ci a fini par se coudre les lèvres afin de ne pas manger (Vázquez Portal M., 2008, p. 285). Dans ce cas-là et dans d'autres, Manuel Vázquez Portal redevient le journaliste qu'il était et décrit les faits le plus précisément possible, comme il le ferait dans l'un de ses articles.

## CONCLUSION

De cet aperçu de *Escrito sin permiso* de Manuel Vázquez Portal, il ressort la difficulté voire l'impossibilité de mettre l'ouvrage dans une case, de le définir. Le terme choisi par l'auteur, celui de « témoignage romancé » montre bien l'écueil devant lequel se trouve le critique littéraire : ce dernier ne pourrait trouver de terme plus approprié pour définir *Escrito sin permiso*. Manuel Vázquez Portal est journaliste, poète et écrivain et il convoque naturellement ces trois genres dans son écriture. Il a, certes, un objectif politique au sens où il cherche à démontrer les torts du régime au travers de son expérience carcérale, mais c'est aussi et avant tout une expérience humaine qu'il décrit dans ces pages. Le récit révèle la trajectoire d'un homme qui a réussi à ne pas se laisser détruire par le système et à résister à tout : aux pressions des chefs de la prison, aux très mauvaises conditions de détention, à la cellule d'isolement, aux grèves de la faim, au froid, à la chaleur, aux insectes, aux rats, aux odeurs pestilentielles, au plafond qui prend l'eau, au sol qui s'inonde, à la folie de certains prisonniers, à toutes sortes de désagréments qui lui rendent la vie impossible et insupportable. Pour ne jamais s'effondrer, il s'accroche à l'amour des siens, à ses manuscrits dont il ne révèle jamais la cachette – pas même à Yenima, la petite rate qui lui tient compagnie à Boniato et qu'il chasse chaque fois qu'il doit cacher ses papiers dans sa cellule –, il s'accroche à ses mots, à ses pages comme un naufragé à sa barque, certain qu'un jour ce voyage infernal prendra fin.

32. Nous traduisons : « Miro con detenimiento, por primera vez, la oficina donde nos propician el breve encuentro. Los muebles son viejos, deslucidos, algo deteriorados. Las cortinas de damasco descoloridas, raídas. Las alfombras desvaídas. Algunas paredes con la pintura descascarada. Se nota el desamparo en que ha caído la institución, altamente privilegiada siempre, después de la debacle del socialismo en Europa del Este. Sonrío, a mi pesar. El habitáculo me trae a la mente la decoración rusa. Qué hace una habitación, en medio del tórrido Caribe, recubierta con cortinas de damascos de tonos oscuros, alfombras rojas, sino gastar mucho en acondicionadores de aire. Hasta en eso quisieron parecerse al KGB y hoy son los niños huérfanos de la pompa soviética. »

BIBLIOGRAPHIE

- Boltanski, L., Schiltz, M.-A. et Darré, Y. (1984), La Dénonciation, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°1, 3-40. Disponible sur [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ars\\_0335-5322\\_1984\\_num\\_51\\_1\\_2212? Prescripts Search isPortletOuvrage=false](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ars_0335-5322_1984_num_51_1_2212?Prescripts_Search_isPortletOuvrage=false). Consulté le 13 juin 2022.
- Dulong, R. (1998). *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, EHESS.
- Kozameh, A. (2006). *Nosotras las presas políticas*, Buenos Aires, Nuestra América.
- Machover J., Soriano A., Huerga Y., Vázquez Portal M. (2006a). « Dames courage » à Cuba. Suivi d'un entretien avec Yolanda Huerga et Manuel Vázquez Portal, *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°60, 145-160.
- Machover J. (2006b). Entrevista a Yolanda Huerga y a Manuel Vázquez Portal. *Revista hispano-cubana*, n°25, 166-173. Disponible en ligne : <http://dialnet.unirioja.es/servlet/oaiart?codigo=2030285>. Consulté le 20 juillet 2022.
- Morel, S. (2022). L'exode en Espagne des derniers journalistes indépendants de Cuba. *Le Monde*, 25 octobre 2022. Disponible en ligne : [https://www.lemonde.fr/international/article/2022/10/25/l-exode-en-espagne-des-derniers-journalistes-independants-de-cuba\\_6147184\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2022/10/25/l-exode-en-espagne-des-derniers-journalistes-independants-de-cuba_6147184_3210.html). Consulté le 25 octobre 2022.
- Pouzet, I. (2011). Du témoignage au poème : Efraín Huerta et le 10 juin 1971. Dans Rivalan Guégo, C. et Rodrigues D., (Dir.) *L'écho de l'évènement* (pp. 307-317). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Pouzet Michel, I. (2021). Des lignes entre les murs, des murs entre les lignes. La poésie carcérale de Marcos Ana, *HispanismeS*, n°17. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/hispanismes/13608>. Consulté le 10 mai 2022.
- Reati, F. et Simón, P. (2021). *Filosofía de la incomunicación. Las cartas clandestinas de la Unidad Penitenciaria 1 durante la dictadura (Córdoba, 1976-1979)*, Córdoba, EDUVIM.
- Reporters sans frontières, (2021). Un mois après les manifestations anti-gouvernementales RSF exhorte le régime cubain à libérer les journalistes détenus et assignés à résidence, *Reporters sans frontières*, 13 août 2021. Disponible en ligne : <https://rsf.org/fr/un-mois-après-les-manifestations-anti-gouvernementales-rsf-exhorte-le-régime-cubain-à-libérer-les>. Consulté le 20 octobre 2022.
- Rojas, R. (2013). La literatura carcelaria cubana, *Letras libres*, n°171. Disponible en ligne : <https://letraslibres.com/revista-mexico/la-literatura-carcelaria-cubana/>. Consulté le 22 juin 2022.
- Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : Breve descripción. *Revista hispano-cubana*, n°16, 67-68.

Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : Crónica a tientas. *Revista hispano-cubana*, n°17, 22-23.

Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : Breve descripción. *Cubamet*, 4 juin 2003.

Disponible en ligne : <https://www.cubamet.org/htdocs/CNews/y03/jun03/04a1.htm>. Consulté le 10 août 2022.

Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : poema. *Cubamet*, 4 juin 2003. Disponible en ligne : <https://www.cubamet.org/htdocs/CNews/y03/jun03/04a2.htm>. Consulté le 10 août 2022.

Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : Diario de prisión (continuación). *Cubamet*, 25 juin 2003. Disponible en ligne : <https://www.cubamet.org/htdocs/CNews/y03/jun03/25a1.htm>. Consulté le 10 août 2022.

Vázquez Portal, M. (2003). Desde la cárcel : Crónica a tientas. *Cubamet*, 23 septembre 2003. Disponible en ligne : <https://www.cubamet.org/htdocs/CNews/y03/sep03/23a6.htm>. Consulté le 10 août 2022.

Vázquez Portal, M. (2004). Desde la cárcel : Diario de prisión. *Revista hispano-cubana*, n°18, 17-31.

Vázquez Portal, M. (2007). *Escrito sin permiso. Reportaje desde el calabozo*. Buenos Aires : Fundación Cadal.

Vázquez Portal, M. (2008). *Escrito sin permiso. Reportaje desde el calabozo*. Madrid : Editorial Hispano-Cubana.

Vázquez Portal, M. (2009). *Velo de cristal*. Florida : Nueva Prensa Cubana.

Vázquez Portal, M., Pouzet Michel I. (2022), Entrevista con Manuel Vázquez Portal, Séminaire du projet structurant MESHs et Hauts-de-France « Manuscrits de prison », en visioconférence, le 2 juin 2022. Disponible en ligne : <https://podulco.univ-littoral.fr/video/1362-entrevista-con-manuel-vazquez-portal-proyecto-manuscritos-de-la-carcel/>. Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2022.